

IDÉES

Revue de l'Association des Lauréats du
Concours Général

L'OCEAN

Numéro 1 — 2026



Crédit photo : Alexis Rosenfeld

Photographier la mer – Entretien avec Ewan Lebourdais

Ewan Lebourdais est photographe maritime et, depuis 2021, peintre officiel de la Marine. Il est également officier de réserve dans la Marine nationale. Il a publié plusieurs ouvrages, dont SUB l'immersion (aux Éditions Odyssée) qui a reçu le prix « Beau-livre » de l'Académie de Marine en 2025, ainsi que MARINE(S) paru en octobre dernier aux Éditions Ouest-France, co-écrit avec Dominique Le Brun. En 2025, ses photographies de navires de guerre ont également fait l'objet d'une exposition, « Titans », au Musée national de la Marine.

En mer, rien n'est figé : le bateau bouge, les vagues ondulent, le vent joue sur les reflets. Comment rendre cet objet, par essence mouvant, la mer, en photographie ? Au cinéma, cela semble évident, mais la photographie peut également dire ce mouvement, n'est-ce pas ?

Il y a deux manières de voir : la première, c'est de photographier à la manière d'un reporter, qui cherche à retranscrire le plus fidèlement possible la situation telle qu'elle est. À cette fin, les reporters de guerre ont recours à des objectifs de 35 mm, ou 50 mm, qui sont les focales de la vision humaine. Moi, je ne suis pas du tout dans ce registre-là pour la mer. Je cherche à transcrire, en photographie, l'émotion que j'ai eue au contact de la scène — par définition, mouvante. Or, rendre le mouvement est complexe. Par exemple, il n'y a rien de plus compliqué que de rendre la mer en colère. Hier soir, par exemple, il y avait une tempête, je suis sorti sur ma petite embarcation et j'ai essayé de photographier, de laisser s'interposer les vagues entre le sujet et mon bateau. Et c'est très difficile à rendre. Reconstituer cette sensation de volume et de vitesse n'a rien d'évident. Et si l'on partage une grammaire commune avec le cinéma, comme avec la peinture d'ailleurs, le photographe a la frustration de ne pas être toujours techniquement capable de retranscrire en photographie ce que ses yeux voient. Il y a certes des techniques en photographie qui permettent de saisir la vitesse : dans le cas d'un sujet mobile, d'une automobile par exemple (ou d'une planche à voile, sujet que je connais bien), en travaillant en vitesse lente, on peut restituer ce mouvement.

La lumière est formidablement changeante en mer, et sans doute très différente de celle que nous connaissons sur terre. Comment la rendez-vous ? Je pense à une photographie prise à la fin du jour de l'Hermione, ou encore aux magnifiques brouillards que perce l'Atlantic, cette superbe goélette américaine du début du XX^{ème} siècle.

En réalité, on est à la merci de la lumière naturelle. Il m'arrive de travailler avec la lumière artificielle, dans d'autres contextes, plutôt sur des natures mortes, des hélices, voire du portrait. Mais en mer, par exemple à bord du Belem [*le plus ancien trois-mâts français, sinon européen, NDLR*], sur lequel j'ai embarqué la semaine dernière, il n'y avait pas besoin de lumière artificielle : on joue avec la lumière qu'on nous donne. Or, le *momentum* est parfois très court. Cela peut durer dix minutes, un quart d'heure : si vous n'êtes pas au bon endroit, au bon moment, vous ratez votre sujet. Je pense à cette photographie, « Pilote maritime sur l'échelle », d'un pilote grimant à l'échelle d'un Panamax [*classe de cargos conçus pour rentrer dans les écluses du canal de Panama, NDLR*], que j'ai mis six ou sept ans à faire, parce que du fait de la lumière, de l'angle, de la circulation d'autres bateaux, le sujet est très difficile à saisir techniquement.